

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 112 (1967)
Heft: 11

Artikel: Paradoxe des vieux livres
Autor: Bach, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343389>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

-- et que pour le *tireur*, le problème est de piloter un tout petit avion de tourisme volant à trois cents kilomètres à l'heure sans avoir la chance d'être à bord.

Colonel O. PITTEL

Paradoxe des vieux livres

L'incroyable profusion d'ouvrages consacrés aux conflits actuels, aux perplexités de la stratégie contemporaine, aux matériels nouveaux sollicite à ce point l'attention du lecteur qu'il lui reste peu de temps ou peu de goût, à moins qu'il ne soit historien, pour diriger son regard vers les ouvrages militaires du passé. En vérité quel bénéfice retirer d'œuvres relatant les campagnes de Napoléon, la Guerre de Sécession ou le conflit Russo-japonais, pour ne citer que ceux-là, si l'on n'est ni potache ni candidat à la licence en histoire? Tout au plus un supplément de culture bien encombrant à l'heure où le monde politico-militaire se fait et se défait à une allure si rapide que ses fluctuations précipitées s'observent avec peine. La philosophie des guerres, les théâtres d'opérations, les conditions générales des batailles, la portée des armements, la vitesse des concentrations, la signification militaire du terrain, tout s'est modifié, dilaté, accéléré dans des proportions qui nous stupéfient. Dans des proportions qui ne laissent désormais aucune commune mesure aux opérations de jadis et à celles de notre temps. Il existe plus de similitudes entre une campagne de César et une guerre de Napoléon qu'il n'en subsiste entre elles et la moindre opération menée de nos jours. L'heure est passée où l'on se préparait à livrer bataille en étudiant les grands capitaines d'antan. On s'y prépare de nos jours en méditant sur des ouvrages de science-fiction!

Ruminant ces considérations mi amusées, mi désabusées, j'ai abordé il y a peu de semaines les Mémoires du Baron de Marbot dont on sait qu'il mourut à 72 ans, sous Napoléon III, pair de France et lieutenant-général, après avoir traversé presque sans encombre la Révolution et l'Empire, sans compter les quatre expériences royales ou républicaine qui suivirent. Hussard impétueux, esprit lucide et écrivain de race, riche d'humour autant que de sens commun, il participa un peu partout aux fastes de l'épopée napoléonienne. L'Italie, l'Espagne, l'Allemagne et la Russie le virent tour à tour déployer ses talents de cavalier, d'escrimeur et de chef de guerre. Perspicace, il entrevoit tôt la faillite de l'aventure impériale, sans négliger pour autant la moindre occasion de conduire une charge ou de pourfendre un adversaire. Baron de l'Empire, il lui reste fidèle jusqu'à Waterloo. La seconde Restauration le bannit. Il reprend du service sous Louis-Philippe puis consacre sa vieillesse à écrire des souvenirs à l'intention de descendants qui furent comblés car notre baron a la plume alerte et le récit captivant.

Mon propos n'est pas, certes, de résumer ces Mémoires qui chevauchent allègrement toute la période consulaire et impériale. Il est d'engager ceux que mon préambule n'a pas convaincus à lire, s'ils ne l'ont déjà fait, ces trois tomes qui regorgent de vie, d'événements, de personnages, de peintures de caractères enlevées au pas de charge, de réflexions, enfin, caustiques ou bonhommes. Quelle froideur, quel détachement devant la fatalité de la guerre, cruelle aux hommes et à l'auteur que la mort frôla souvent et qui fut blessé une bonne dizaine de fois! Son livre est d'un soldat à l'âme bien trempée, soumis sans révolte ni acrimonie à son destin. Ecrivant ces lignes, peut-être mon souci est-il d'épargner à autrui la mésaventure de découvrir Marbot tardivement plutôt qu'à l'aube d'une carrière d'officier, quand le besoin d'authentiques exemples est vif et leur recherche hasardeuse.

A quelle race d'hommes appartenaient donc ces soldats de la République et de l'Empire qui traversaient l'Europe à

pied, gîtant au hasard, bivouaquant à la dure, privés de nouvelles des leurs pendant de longs mois, s'engageant la folie au ventre dans des combats meurtriers ou attendant des ordres sous la mitraille en plaisantant? A une race de géants ou de surhommes? Nous le croirions volontiers, les comparant à nous. Ces fils d'agriculteurs, d'artisans ou de petits bourgeois étaient rudes à la tâche, avaient peu de besoins. L'armée les nourrissait quand elle le pouvait, les logeait tant bien que mal. Le souffle d'aventure qui traversait les cœurs apaisait les récriminations contre les carences d'une intendance rudimentaire. L'accoutumance au danger avait affermi les âmes. Il fallait de l'abnégation et du courage pour côtoyer la mort plus souvent qu'à son tour, blessé, pour attendre des secours problématiques sur le champ de bataille ou subir des opérations chirurgicales sans anesthésie et sans plaintes. On n'en manquait point. A lire Houssaye¹, les Maries-Louises que l'on recruta et forma hâtivement à la fin de 1813 et en 1814, sous le feu ne firent pas plus mauvaise figure que leurs devanciers. Bien qu'arrachés aux foyers par la circonscription, malmenés au camp de Courbevoie, jetés dans les actions sauglantes que Napoléon livra entre Seine et Oise après une formation superficielle (quinze jours d'instruction pour quelques uns), ils firent preuve de la même tranquille assurance, de la même fougue aussi que les pèlerins militaires de l'Europe, leurs aînés. On se demande si l'Occidental de cette époque était doué d'une sensibilité qui lui dépeignait les alarmes du champ de bataille sous de moins vives couleurs que la contemporaine. Quoi qu'il en soit, la résistance morale paraît avoir été singulièrement bien partagée dans ces peuples de la Révolution et de l'Empire, analphabètes à quatre-vingt pour-cent. A croire que le vernis de culture dont on a recouvert les esprits depuis lors a eu pour principal effet de détendre les ressorts les plus profonds du caractère!

¹ H. Houssaye: «1814» Perrin éd. 1899.

Frustes et endurants, entraînés par des officiers qui, du lieutenant au maréchal, avaient à cœur de payer de leur personne, ces soldats n'avaient nul besoin, pour combattre, des motivations subtiles dont s'assortit aujourd'hui la pédagogie militaire. Aimant les chefs qui les conduisaient bien, insouciant du tribut de sang exigé, considérant la mort les armes à la main comme un accident regrettable, mais susceptible de procurer honneur, décoration ou pension aux proches, ils faisaient gaillardement campagne, indifférents aux desseins des puissants, admirant l'Empereur quand la bataille gagnée assurait bon gîte, bon couvert, quelques chevaux à revendre et le reste.

Marbot, toutefois, est fait d'une autre étoffe. Son esprit est curieux des événements politiques et des personnes sur lesquels il projette une attention exercée et lucide. Les grands de ce monde le fascinent: Napoléon, Alexandre de Russie. Il examine avec soin le lent naufrage qui fit un vieillard hésitant et cacochyme, vers 1809, du stratège étincelant que fut Masséna. C'est un portrait parmi cent autres. Sur sa vaste fresque défilent les dignitaires de l'Empire côtoyés dans l'antichambre de Napoléon. Qui sont-ils, quels motifs les poussent à agir, à exposer leur vie? Mobiles invariablement humains. Amour de la gloire et appétit d'argent, altruisme et vanité, jalousies féroces qui entraînent des maréchaux livrés à eux-mêmes, en Espagne, à se refuser l'entraide et à prodiguer les traquenards, héroïsme et vilenies s'entrelacent sur un fond de draperies chatoyantes et d'honneur. Transcendant les hommes et les événements, la personnalité proche ou lointaine de l'Empereur.

L'avancement de Marbot fut lent en dépit de brillants états de service. Des blessures qui l'écartent d'actions décisives le desservent. L'oublie-t-on? Il l'oublie aussi. Pourtant son détachement à l'endroit des hochets qui font marcher les hommes dès qu'on les réunit en société n'est qu'apparent. Le désappointement, vite dissipé il est vrai, pointe de temps à autre entre les lignes. Notre homme est optimiste, trop noble

de cœur surtout pour s'abandonner à l'amertume. Les circonstances ne le troublent profondément ni ne le mènent. Il sait que le jugement des hommes est débile, que les occasions décident souvent des carrières et qu'un mérite très réel peut rester sur sa faim. Fils d'un général, élevé dans le sérail, il en connaît les règles tacites auxquelles il se soumet de bonne grâce, non sans purger par l'ironie l'irritation qui monte parfois en lui.

Point de forfanterie ni de cabotinage chez cet homme qui a si libéralement et si vaillamment servi. Au contraire une modestie exquise qu'accompagne le souci de rendre justice à des camarades ou des chefs dont il narre les actions heureuses avec un sens de la couleur et du raccourci auquel se reconnaît l'écrivain né, doublé en l'espèce d'un moraliste agréablement sceptique. Stendhal l'eût aimé s'il l'avait pu lire. Mais les Mémoires ne parurent qu'en 1891.

Soit dit en passant, Marbot ne confirme guère l'opinion flatteuse que nous nous faisons des Suisses au service étranger sous l'Empire. Pas un mot de leur conduite sur la Bérésina. Quelques rappels tout au plus de leur déplorable aisance à changer de camp ou esquiver le combat quand le trésorier-payeur a négligé trop d'obligations à leur égard. A ce propos, la guerre d'Espagne fournit un exemple gênant d'un retournement que les mœurs du temps et les clauses du contrat expliquent sans doute, sans l'excuser tout à fait, il me semble.

En ai-je assez dit pour qu'on souhaite le lire ou le relire? Je l'espère, tout en demeurant conscient de l'outrecuidance qu'il y a à préconiser la lecture d'une œuvre parue il y a plus d'un demi-siècle. Disons-le sans ambages: ne cherchez aucune recette pour conduire un corps de troupe ou engager une bataille chez cet auteur de bonne compagnie. Il n'en a cure. Tant d'autres, il est vrai, les prodiguent à satiété. Vous y découvrirez tout au plus un homme de cœur, amoureux de son métier de soldat, l'exerçant avec intelligence et sans faiblesse, passionné de gloire et trop élégant pour dissimuler ses petits côtés. Un chef convaincu aussi que l'exemple et

l'inflexibilité ont seuls le pouvoir d'arracher les hommes à leurs terreurs dans les heures troubles du combat. N'est-ce pas assez pour séduire le lecteur? Après Montluc et avant Ardent du Picq, ce professeur malgré lui d'énergie sereine invite à un ordre de méditations qu'éveillent médiocrement un trop petit nombre d'ouvrages, en ce matin d'une ère d'atome, de computers et d'aridité.

COLONEL A. BACH

Le réfractaire sous prétexte de conscience (fin)

II. Garantie de la liberté de conscience et de croyance

Cette garantie, conséquence du Kulturkampf, est une règle juridique ou politique, une recette pratique, et non pas une doctrine théologique. L'Etat, qui l'octroie, ne prend parti ni pour la foi de ses citoyens, ni contre elle. Il ne veut qu'interdire, à lui-même et aux tiers, toute immixtion dans le for intérieur des individus (leurs rapports avec Dieu, et l'idée qu'ils s'en font), afin de leur laisser l'entièr latitude d'exprimer librement leurs convictions religieuses, même violemment hétérodoxes, sans avoir à en subir un inconvenient quelconque; par exemple, la qualité de protestant ne doit pas diminuer les droits du citoyen dans un canton catholique. En revanche, il ne protège ni les procédés de discussion déloyaux, ni l'extériorisation des croyances par des actes nuisibles à lui-même ou à des tiers. Tous les cultes sont permis, à la condition de ne pas troubler la paix publique et de ne pas exprimer des revendications de priviléges (Burckhardt pp. 72, 448, 453, 455; Fleiner pp. 328sv., notamment rem. 16). En effet, observe Burckhardt (p. 453 2/3), bien que l'annonce d'un article de foi soit considéré par le croyant comme un devoir, elle constitue